

III

De Carius à Pirambú

Souvent, au cours des séances de thérapie communautaire, il me revient des souvenirs de mon enfance.

Il est 14 heures et, comme tous les jeudis depuis bientôt deux ans, une cinquantaine de personnes sont réunies pour les deux heures de séance de thérapie communautaire. Pour la circonstance, se sont rassemblés sous la grande paillote, des personnes âgées tricotant en cadence, une dizaine de mères de famille, un bébé dans les bras et trois ou quatre petits dans les pieds, des adolescents du groupe d'art-thérapie, le président de l'association Quatro Varas avec sa plus jeune fille sur les genoux, en grande discussion avec un groupe d'habitants de la communauté accroupis ou assis par terre autour de lui, quelques étudiants en médecine ou en psychologie prolongeant pour leur intérêt personnel leur stage obligatoire dans la *favela*, mon ami Jean-Michel arrivé hier de Paris, mon frère Ayrton et les deux techniciens chargés d'enregistrer toutes les séances.

Comme cela se passe le plus souvent, la première personne qui exprime une difficulté offre à l'ensemble des participants un thème de réflexion et de transformation à la fois

individuel et collectif. Aujourd'hui, c'est une femme d'une quarantaine d'années, du nom de Soccoro, qui ouvre la réunion. *Cabocla*¹ au regard fier, elle tient fermement au collet son fils, jeune garçon maigre, aux cheveux en bataille et aux yeux rouges rivés au sol. De sa voix rauque chargée d'émotions, le micro en main, elle interrompt le brouhaha des conversations en m'interpelant :

« Docteur, je suis très préoccupée par l'attitude de mon fils. Hier soir, il m'a dit en pleurant de rage que c'était la dernière fois qu'il dormait sans manger, et que désormais il ferait comme les autres. Il irait lui aussi voler pour être sûr d'avoir quelque chose dans le ventre avant de se coucher. Je ne sais plus quoi faire, vous vous rendez compte, il vient juste d'avoir sept ans. »

Puis, elle ajoute :

« Je ne supporterai pas d'avoir un voleur à la maison. Je préférerais qu'il meure. »

L'appel de cette mère qui, malgré la misère terrible qu'elle traverse avec sa famille, reste attachée à ses valeurs, me rappelle deux souvenirs de l'époque où j'avais moi-même sept ans.

Le Nordeste du Brésil subissait alors une période de très grande sécheresse. La nature, habillée de gris, n'exprimait que tristesse et détresse ; le vert, comme couleur et symbole de la vie, avait totalement disparu de la surface ridée de notre horizon. Pour la plupart des gens, la recherche d'eau et de nourriture était devenue une véritable obsession. Nous habitions Carius, une petite ville située au cœur même du Sertão. A Carius, comme dans toutes les villes du Nordeste, le gouvernement, afin d'éviter l'exode massif des populations, avait organisé ce qu'on appelait alors des fronts de service (*frente de serviço*), chargés de construire des routes et des barrages. Partout on voyait des centaines d'hommes et

1. *Caboclo, cabocla* : métisse indien blanc.

de femmes travaillant dans la terre aride et sèche, pour obtenir juste de quoi ne pas mourir de faim. Mon père avait la responsabilité d'inscrire les personnes en difficulté pouvant bénéficier de ce type de travaux d'intérêt public.

Nous étions alors cinq enfants à la maison, bientôt six, et, malgré l'emploi de mon père, la situation était assez précaire. Un haut fonctionnaire du gouvernement chargé de superviser l'ensemble des travaux séjournait chez nous. Un soir, au moment du repas, constatant nos difficultés, il invita mon père à inscrire Raimunda sur les listes du front de service ainsi que deux autres enfants :

« Vous savez, il faut être astucieux pour gagner de l'argent. Inscrivez-les, vous êtes bien placé pour le faire, personne n'en saura rien, vous pouvez être sûr de ma discrétion. »

Je trouvai sur le coup cette idée formidable et, persuadé que mon père allait suivre ce judicieux conseil, j'imaginai déjà un repas de fête comme autrefois avec des fruits, des légumes... Mais, sans attendre, mon père répondit :

« En agissant comme cela, je détruirais en moi toute autorité et toute possibilité d'exiger des autres qu'ils agissent de façon correcte. Par ailleurs, comment pourrais-je envisager de rendre mes enfants complices d'un mensonge alors que mon devoir est de les élever dans le droit chemin de la justice. Je préfère rester pauvre, mais avec dignité, que riche et sans aucune dignité. »

Au début, je ne compris pas l'attitude de mon père, son refus d'améliorer notre condition de vie. Cela ne lui coûtait rien de rajouter nos noms sur la liste et toucher l'argent à la fin du mois afin de nous faire échapper aux souffrances de la misère. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pu comprendre les raisons de son refus catégorique. C'était sa liberté et son intégrité qu'il défendait, sa liberté de parole, de choisir en défendant ses valeurs les plus chères. L'expérience m'a amené progressivement à saisir que quelles que soient les circonstances ou les difficultés que chacun peut rencon-

trer, il est toujours possible de faire un choix. Et pouvoir choisir, c'est une façon d'éprouver sa liberté, de sentir son pouvoir ou d'exercer son libre arbitre par rapport aux événements ou aux situations critiques. C'est aussi garder le respect de soi-même et des autres.

Quelque temps après cet épisode, voyant l'inquiétude de mes parents face à la situation de la famille qui venait encore de s'agrandir, je me sentais préoccupé, cherchant comment je pourrais aider les miens. Ce jour-là, comme j'aimais aller au marché, ma mère m'avait demandé de l'accompagner pour l'aider à porter les provisions. Apercevant une forme arrondie dans un coin sombre, je lui lâche la main espérant trouver là un trésor qui nous libérerait de nos soucis. « Que fais-tu ? Que cherches-tu ? », me demande-t-elle. « Je regarde partout, peut-être trouverais-je un porte-monnaie plein d'argent. » Entendant ces paroles elle s'arrête, pose son cabas, s'agenouille pour mettre son visage à la même hauteur que le mien et m'explique tendrement : « Mon fils, pour que tu le trouves, il faut que quelqu'un l'ait perdu. Ne fais jamais ton bonheur sur le malheur des autres, vérifies toujours quand tu te réjouis de quelque chose que ta joie n'entraîne pas la souffrance d'un autre. »

Les mots de ma mère me touchèrent et m'enlevèrent tout désir de faire ce type de trouvaille merveilleuse qui, pourtant, aurait bien arrangé nos problèmes familiaux. Ce qu'elle m'a dit ce jour-là avec son cœur est resté gravé dans mon esprit, car cela a ouvert en moi une autre quête qui ne touche pas à la matérialité des choses ou à la recherche de solutions individuelles, mais à la découverte du sens caché et des réponses collectives pour sortir de la misère, de la souffrance, sans exploitation ni exclusion de personne.

Après l'évocation de ces souvenirs d'enfance brièvement relatés, de nombreuses personnes se passent le micro. Le débat tourne, à partir de l'expérience de chacun, autour de l'importance des valeurs, des croyances dans ce qui consti-

tue l'identité d'un individu et du risque qu'il y a, en reniant ou en renonçant à elles sous la pression des événements, de perdre son « âme » ou, plus concrètement, ses repères, sa propre estime, son amour-propre, sa liberté de parole... Ensuite, progressivement, est mis en évidence qu'il en va de même pour une communauté comme celle de Quatro Varas qui doit défendre ses valeurs culturelles, morales et de solidarité nécessaires au groupe et à chacun de ses membres. Puis, comme c'est souvent le cas en fin de réunion, tous ensemble nous avons chanté une vieille chanson populaire du Nordeste debout en nous tenant par la main, le fils de Soccoro comme les autres, la tête maintenant relevée, visiblement réconforté par tout ce qu'il a entendu et ressenti au cours de ces deux heures.

En sortant de la réunion, je donne rendez-vous à la responsable de la pharmacie vivante¹ qui vient à ma rencontre et tient absolument à me parler des difficultés du moment, pour le lendemain. Maintenant, avant de ramener Jean-Michel chez ses amis, je dois passer chez mes parents pour leur anniversaire de mariage.

Ma mère est particulièrement en forme: elle nous offre à boire, propose à notre invité du café. Comme celui-ci s'étonne qu'aucun membre de la famille ne prenne de café, je lui expose, suite logique de la séance de thérapie communautaire, le différend qui a toujours opposé mes parents et animé de très nombreuses discussions dans la famille au cours de ma jeunesse. D'aussi loin que je me souviens, ma mère a toujours préparé le matin un grand broc de café, alors que personne n'en boit jamais à la maison. Ce café a toujours été moulu et confectionné pour toutes les personnes du quartier qui désiraient s'asseoir à notre table, par nécessité ou par plaisir convivial. Voir à longueur d'années sa femme tenir table ouverte aux indigents de tout poil,

1. Lieu de vente des plantes médicinales produites dans la *favela*.

quelle que soit la situation financière de notre famille, a toujours été un sujet d'irritation pour mon père. Ce n'est pas qu'il soit moins généreux ou hospitalier que ma mère, mais il aurait bien aimé mettre quelques sous de côté pour leurs vieux jours, alors que ma mère semblait s'ingénier à offrir tout ce qu'elle avait aux plus nécessiteux que nous. En m'entendant rappeler ces souvenirs, elle nous regarde mon ami et moi d'un air malicieux puis, attendrie, se tourne vers son mari pour répéter une fois de plus le dicton que j'ai peut-être entendu un millier de fois: « Dans une maison, quand l'argent entre par une porte, Dieu s'en va par une autre. » En commençant à fredonner, elle me demande si je me souviens de cette petite chanson qu'elle avait inventée sur ce sujet délicat. Et nous voilà, devant mon ami ébahi, Ayrton qui vient d'arriver, mon père, ma mère et moi, entonner en chœur:

*Nao e so o eu
Nao e so o eu, tem o tu tambem
Ele vem ele quer ganhar tambem
Reparte teu pao, reparte teu cafe
Reparta com teu irmao
Metade de tua fe
Parta e reparta, torne a
Repartir com o irmao que sofre
Ensine ele a sorrir¹*

Après avoir bien ri, Jean-Michel interroge ma mère sur les groupes religieux de la *favela*, sujet qui l'intéresse particulièrement, et sur son appartenance à l'Association pour le renouveau charismatique. De fil en aiguille, elle explique

1. « Il n'y a pas que moi, il y a aussi l'autre, il vient et veut aussi participer. Partage ton pain, partage ton café, partage avec ton frère la moitié de ta foi, partage et repartage, et repartage encore avec ton frère qui souffre, apprend-lui à sourire ».

comment elle vit sa foi et comment elle comprend sa fonction spirituelle en se remémorant une scène vécue alors qu'elle avait une dizaine d'années :

« Une nuit, mon père m'a demandé d'aller remplir un seau au puits situé à cent mètres de la maison. C'était une nuit de pleine lune. A peine sortie de la maison, je me trouve éblouie, comme aveuglée par une très forte lumière venant du côté de la poubelle. Je ferme les yeux, me recule puis, plissant les paupières, je regarde à nouveau dans la direction de la lumière aveuglante pour m'apercevoir que celle-ci vient effectivement de la caisse à ordures. Je m'approche, pensant qu'il doit s'agir d'un ver luisant bien que ceux-ci se perdent rarement dans ces endroits et je finis par découvrir que le rayon de lumière qui m'avait aveuglée, était dû à un tesson de bouteille qui, au milieu des ordures ménagères, réfléchissait les rayons de la lune. Rassurée par cette découverte, j'allai remplir mon seau puis me coucher. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'en me rappelant cette scène je me suis mise à penser que l'être humain est comme un morceau de verre ; sa fonction consiste à recevoir et à transmettre la lumière de Dieu pour éclairer la conscience du monde. Plus l'homme est transparent, plus il est propre à laisser passer et diffuser la lumière reçue, quel que soit l'endroit où il se trouve, sur un tas d'ordures, dans une *favela* ou ailleurs. » Elle chante soudain.

*Sou caco de vidro na escuridão
Foi a luz de cristo que me fez brilhar
Sem cristo sou cinza sempre a virar
Que o vento leva para lá e para cá
Com cristo sou*

1. « Je suis un tesson de verre dans la nuit. C'est la lumière du Christ qui me fait briller. Sans le Christ je suis cendre en mouvement que le vent amène ici et là. Avec le Christ je suis Lumière qui brille toujours et qui indique le chemin où aller ».

L'Indien qui est en moi

Luz sempre a brilhar

Mostrando o caminho para onde passar¹

Quel paradoxe: c'est dans un monde hostile, sec et aride, symbolisant la perte, la misère et la mort, que, de la bouche de mes parents, j'ai fait mes premières universités, découvert et intégré les grands principes qui, depuis, conduisent ma vie.

En l'espace d'une après-midi, par le biais d'une demande exprimée par une mère désespérée et d'une conversation autour de la table familiale, la magie créatrice de la mémoire a réactualisé et redonné force et vitalité aux valeurs qui sont au cœur de mon identité et éclairent le sens et l'esprit de mon engagement.